

FRANÇOISE RENAUD

**L'OBSERVATOIRE**  
ÉTÉ 24





*photographie ©françoise renaud, en forêt, 2016*

1 TRAJECTOIRE VIVRE

2 LE LIVRE DE JUDE

3 ELLE ET JUDE

4 AUTRES MÉMOIRES À PUISER



Quelquefois un homme qui marche sur une route

Quelquefois un homme une femme

Quelquefois un homme une femme qui s'immobilisent dans la lumière

— on assiste à leur rencontre dans un suspens des bruits et des respirations et on supplie pour que la vie prenne en ce peu d'espace entre eux comme une graine mise en terre, comme un feu qu'on prépare pour la joie  
Une seule et unique fois une femme plus âgée qui paraît dans la cuisine  
Quelquefois un animal figé dans un terrier

Quelquefois un homme jeune en habits usés sales de poussière et de sang qui s'assoit sur un rocher ou sur le parvis d'une église, il a le visage en sueur — il a déposé son sac à ses pieds et il est au bord de pleurer, il pense au chemin qu'il a parcouru depuis sa naissance, au froid qu'il a supporté, à toute la misère, la faim, le poids de l'absence, il est prêt à céder au désespoir mais il sait qu'il arrive au seuil de quelque chose de grand, il voudrait vieillir encore pour savoir ce qu'il en est de la survie ou de la mort, il comprend qu'il n'a pas été abandonné non, c'est seulement que les corps de ses père et mère sont partis dans l'obscur et il n'a gardé d'eux qu'une mémoire floue au bord des lèvres, maintenant il cherche un autre visage en guise de repère

Quelquefois une femme qui écrit et qui monte au petit observatoire par l'escalier étroit de quinze marches, on ne sait pas pourquoi exactement ce petit bâtiment a



été construit au sommet du coteau, tout le monde lui pose la question mais elle ne sait pas quoi répondre, personne n'a pu la renseigner

— profitant de la hauteur, elle envisage le paysage et les différents horizons, découvre au loin les fermes installées dans les vallons, c'est fou comme elle aime cette posture, sent combien le ciel prend de l'importance, combien elle peut entendre le chant lointain des coqs et les multiples craquements dans les bois proches, après elle note des choses dans son carnet, les courants de l'air, les forces invisibles

Quelquefois quelqu'un qui a envie de pousser la porte qui apparaît dans le rempart des branches, une porte qu'il ou elle n'a jamais vue auparavant

— un chien rôde autour de la porte, la renifle, il perçoit comme un point de fusion, comme une chaleur derrière, un endroit condamné tenu au secret, une galerie qui s'enfoncerait sous la terre,

mais qu'est ce qui pourrait bien se tramer  
là du mystère et de la magie des univers  
insoupçonnés

1  
TRAJECTOIRE  
VIVRE



le jour vient, réveil dans la lenteur et  
lumière progressive passant du gris au  
rose au blanc au brillant au patiné au  
débordant

seule dans le corps du jour  
seule au pays inconnu lacis de chemins de  
bourgs de forêts

seule au proche des jardins en croissance  
sans s'occuper de rien d'autre que de  
sortir de la nuit et de vivre jusqu'au bout  
du jour et recommencer depuis cette  
tempête de septembre où je suis née en  
arrière du quai Leray, la mer brutalisait le  
môle les jetées les falaises, la petite sœur  
réclamait maman partie pour donner  
naissance, le monde était en train de  
changer

seule alors qu'on ne voit plus la terre tellement envahie par les herbes et les hautes graminées sous un bleu doux, alors que les sources livrent leurs eaux pures à profusion, alors que les mères des agneaux se régalent d'orties, la fenêtre est ouverte sur le silence de l'ancienne ferme avec dépendances et vaste prairie et la brise soulève les feuilletts sur la table qui sert de bureau, silence pas tant de ça, rumeurs multiples et sourdes au cours de la première promenade à redécouvrir les arbres le matin, l'élan de leurs bras, les choses du monde, les créatures en train de s'activer dans les trous de la terre, à la fois le trop de vide et le trop de plein et l'exultation qui pousse dans les veines

seule — oui sans doute —, un sentiment fort et précis, essentiel avec foule de mots à venir, chaque fois de nouveaux mots à livrer en pâture tous les jours, les pieds foulant la terre invisible avec des trous et des bosses comme s'embarquer au port

jamais oublié de la naissance et  
poursuivre une trajectoire connue de  
personne inventée à chaque lever de soleil  
à chaque pas, aucune horloge ne donne  
l'heure sinon l'orbe du soleil, n'importe  
quel est le jour, si le facteur ne passe pas  
alors c'est dimanche, seule pour penser  
grommeler observer rassembler la joie et  
les forces continuer plus loin encore  
écrire voir désirer la beauté  
ouvrir plus large la porte

25 juin 2024

Le soleil est long à disparaître en cette saison. Longtemps il traîne, illumine la lisière arborée au-delà de la prairie. Longtemps les animaux furètent. J'attends quelque chose. J'attends. J'attends que la qualité de l'ombre soit suffisante pour relâcher mes nerfs, à moins que ce soit la disparition progressive de la clarté qui me serve de signal. Une histoire de corps, de corps qui guette la venue du noir et la puissance du silence. D'habitude je m'en réfère au chant de la hulotte pour me raccrocher à la régularité de son cri en deux temps et me rassurer sur l'état du monde, mais ce soir la fatigue est telle que je ne l'entends pas. La hulotte n'est pas là, je me demande ce



qu'elle est devenue. Impossible de me fixer sur un livre. Impossible de me couper du spectacle. Les lumières entre douceur et incandescence liées à la chute du soleil s'atténuent rapidement au-dessus du coteau. Bientôt le moment juste, encore ça résiste. Les lueurs frôlent les herbes apaisées et se faufilent sous les branches du grand châtaignier pour agacer les ténèbres amassées au cœur de sa matière tortueuse, un tournant décisif, puis quittent l'espace d'enracinement des branches dans le tronc large, remontent au cœur de l'arbre, allument des mèches furtives dans sa canopée.

Temps de regagner la maison. Temps de murmurer, d'oublier les remue-ments du vivant, de s'abandonner à la nuit. Une histoire de corps qui résiste encore.

Et c'est dans ce moment où le soleil soulevait encore quelques écailles de lumière éphémère au tout sommet des châtaigniers que je l'ai vue, j'allais m'en retourner vers la maison et reprendre position un petit moment dans le bureau

avec les livres et la table à écrire qui rassure avant d'aller dormir quand j'ai distingué comme une découpe un peu plus claire nichée dans la pénombre, elle semblait faire partie du muret, l'un de ces murets construits en pierres empilés dans une configuration parfaite pour tenir debout sans mortier et jamais je n'avais remarqué cette anfractuosité, ce décalage entre le bout de mur et l'épaisseur de la haie, une image étrange qui du coup m'interroge et m'attire, l'obscurité est désormais puissante, je me rapproche de quelques pas, essaie de distinguer la pierre du bois et du végétal luxuriant parce qu'en cet endroit du bosquet les limites sont confuses et les matières s'entrelacent jusqu'à se confondre et refermer les passages, mais oui il y a bien un panneau de bois qui ressemble à une sorte de porte bricolée à demi recouverte de lianes, j'écarte le fouillis des branches avec beaucoup de prudence, reconnais du bout des doigts la surface rugueuse jusqu'à ses bords, la barre en métal qui se tire et se soulève, je pousse, éprouve une terrible

crainte, et si ça ouvrait sur un fossé, un piège à renard ou autre bête dite nuisible, un carrefour insoupçonné de sentiers, une zone interdite, une galerie qui s'enfonce sous la terre, un cimetière sauvage, une aire de combat pour les cerfs en rut, une tanière à sangliers, un jardin maudit avec plantes carnivores, un manoir en ruines, un espace à menhirs pour rituels chamaniques, un au-delà transformé exacerbé par l'excès d'obscurité d'une nuit sans lune qui génère des questions et révèle de l'effroi, personne ne pourrait y répondre sinon la hulotte affirmant soudain sa présence, enfin oser, pousser ce panneau de porte qui coince et résiste, y aller carrément avec le pied mais non rien à faire, il faudrait un outil tranchant pour défricher autour, je lâche prise, la nuit est trop noire, je reviendrai demain

Je ne sais plus très bien qui parle ici en ce dimanche après dix épisodes d'un cycle touffu qui nous pousse au train pour écrire, car les choses ont changé depuis que je me suis reliée il y a quelques jours au saisonnier venu de Silésie qui s'appelle Jude et qui danse autour des feux, mes yeux parcourent sans cesse les textes accumulés autour de cet homme et assemblés déjà dans un dossier pour une part de livre à venir, tous ces jours à écrire qui s'accumulent en arrière de nous tout comme les pages et forge la main et le corps pour un embarquement capable de conduire vers une exploration des zones plus profondes.

Jude a trente ans.

Il arrive aux abords de Montjourdan par un jour de printemps presque froid.

Il la voit en train d'étendre du linge derrière la maison. Il est seul. Il a rêvé de ce moment très souvent au cours de ses pérégrinations

Je n'ai pas encore calculé à quelle date ça se passe, sans doute dans les années cinquante. Il arrive de Paris après avoir traversé tous les fleuves pour parvenir en ce pays au creux du monde. Il est pris par la folie d'exister autrement. Il espère. Il a huit ans. Il est déjà grand, pas aussi grand en taille que son père non bien sûr, mais il n'est plus un petit garçon innocent. Il est en train de se durcir la peau et les os dans la peau. Ses cheveux sont d'un blond presque blanc, lisses et emmêlés par la vie bohémienne. Il marche à travers les campagnes, ne parle pas la langue des régions qu'il traverse. Il a trente-deux ans. Il va devenir père. Il pense qu'il a conjuré le mauvais sort. Il apprend la langue auprès d'elle et l'aime intensément. Il aspire à un bonheur simple et fort. Mais il est détesté par sa belle-famille, les beaux-frères

impitoyables et leurs femmes méchantes rongées de jalousie. Il travaille comme un forçat pour se faire estimer, gagner sa place. Toujours on a dit qu'il travaillait comme trois hommes en santé, une vérité tournée en légende. Il travaille comme un forçat, c'est vrai, et ses mains et ses joues sont touchées par de graves engelures après avoir taillé les vergers dans un froid sévère. Elle le soigne avec des huiles végétales de ciste et d'hélicryse italienne. Il a quarante ans. Il court avec son fils après les papillons dans la grande prairie. Son fils est différent des autres, ne peut pas parler marcher comme les autres. Il est ruiné par cette pensée qui le traque dans le moindre recoin de son cerveau. Elle est comme lui, désespérée. Il a dix ans. Il doit se défaire du corps de son père devenu cadavre dans la neige fraîche avec des balles dans le ventre. Il se retrouve seul sans ressources. C'est alors qu'il commence à danser, à rebondir sur la terre pour cultiver l'élan. Il découvre le saut et apprend le nom des étoiles dans le ciel. Il enfouit toutes ses larmes et reprend sa route vers le Sud. Ma main caresse son

visage d'enfant aux cheveux blonds presque blancs, il aura le même plus tard. Pareil pour le corps solide et long, musclé, dressé en haut du coteau quand il l'a vue la première fois.

*il n'existe pas de photographies de ses parents*

Les mots sur le clavier s'efforcent de refabriquer une image de lui avec tout ce qu'elle aurait pu contenir de réel et de rêve. Je sais qu'il ne vivra pas vieux, sa merveilleuse beauté à jamais préservée.

*mais toute l'histoire reste encore à  
raconter*



2  
LE LIVRE DE JUDE

je marche par tous les temps, parfois je cours, je ne m'arrête jamais jusqu'à trouver un nid pour y passer la nuit, je ne sais plus qui je suis ni d'où je viens, j'ai traversé des villes et des campagnes et franchi des frontières jusqu'à me mettre dans cet état, je suis né loin au Nord dans un pays dont j'ai oublié le nom et l'exacte position géographique, un pays ravagé par une terrible guerre, et j'ai fui en serrant la main de mon père, ma mère elle n'a pas tenu bon, trop de chagrin et d'épuisement sans compter le déracinement et la faim et le froid, j'ai glissé fort ma main dans celle de mon père, il n'y avait que lui pour me tirer vers la lumière vers l'avenir et mes petites jambes couraient alors que lui marchait vite avec sa casquette tirée sur les yeux, à présent qu'il est parti rejoindre ma mère, je

marche seul avec mon sang brûlant circulant dans un frissonnement de source et me poussant vers l'avant, tout mon corps porté devant habité par une rage insatiable de vivre, quelques fruits glanés dans les vergers et un quignon de pain pour me contenter, à présent que je n'ai plus mon père pour me réconforter je me blottis dans le foin pour trouver le sommeil et les rêves tourbillonnent en moi comme le sang et autour de moi aussi brûlants que le sang, je n'ai peur de rien, je peux travailler autant que trois hommes réunis, je porte mon corps devant moi et parfois je le laisse courir danser partir dans la transe, les gens me jettent quelques pièces quand je danse pour eux autour du feu, ils perçoivent dans les gestes de mon être funambule l'existence d'une force sauvage et la possibilité d'un autre monde à toucher de la main comme si les étoiles soudain devenaient proches, je marche, je marche, je suis ouvrier-saisonnier et propose mes services dans les domaines agricoles que je traverse et dans les usines des villes qui ponctuent ma route, je danse pour les gens

quand ils font de grands feux ou sacrifient  
des bêtes pour attirer le bon œil, je ne dis  
rien à personne mais je cherche l'âme-sœur  
pour habiter ensemble la même demeure, je  
sais que je pourrais la reconnaître sitôt que  
je la verrai

*le corps porté devant et mains offertes je  
poursuis mon chemin*

Je ne connaissais pas ce pays au début mais en marchant de nombreux jours j'ai acquis une sorte de connaissance et c'est la curiosité qui m'a conduit jusque-là J'ai traversé des tas de paysages arpenté des chemins faufileés entre les champs de céréales taillé les arbres pris soin des bêtes me suis perdu dans les petites forêts tout ça pour un repas chaud et quelques pièces J'ai fini par me repérer à bien des détails Même la nuit Ce noir particulier l'opaque au-dessus des routes le brillant du givre dans l'herbe brisée même quand il n'y a pas de lune Je me trouve au milieu du temps et je ne sais pas mon âge Je me rends bien compte que je me suis éloigné des villes où il y a trop de misère Encore une fois la nuit est en train d'arriver et elle donne une nouvelle couleur aux choses toutes ces

choses qui m'extirpent de mon histoire d'enfant sans que je le désire ou le formule vraiment Peu de points de ralliement dans les bourgs sinon le marché qui se tient certains matins ou la foire trois fois dans l'année Je viens d'arriver dans ce bourg-là et je ressens comme une envie de m'arrêter Je m'assois sur le parvis de l'église dont la masse se cale derrière moi et replace ma veste sur mes épaules à cause du froid qui devient plus intense et me saisit à la nuque Les hauts bâtiments déjà assombris de l'église médiévale et de son cloître proposent protection contre le vent et me donnent de l'espoir De brèves lueurs farandolent contre les murailles de pierre puis s'enfilent dans l'ombre et saisissent les arbres nus d'argent et de bronze Peu de répit pour le corps J'observe les lumières dans les fenêtres des maisons un genre de transition entre la vie et le sommeil et je vois une femme venir vers moi Elle porte des jupons qui dessinent une couronne autour de ses hanches fortes quand elle marche elle vient du cloître elle précipite le pas *Ne restez pas là voyons vous allez y*

*laisser la peau venez avec moi il y aura du  
bouillon chaud à l'intérieur* Nous  
marchons tous les deux l'un derrière l'autre  
à travers l'espace de terre déjà durcie par le  
gel dans les dernières lumières du jour  
avant l'endormissement du monde

Habiter, faire d'un lieu un chez soi,  
chercher la protection des murs et des  
étoiles



*Il vous faut du chaud...*  
c'était la seule parole réconfortante qu'il était capable d'entendre, lui qui venait de loin à travers la guerre et les frontières extrêmes de l'hiver, lui qui avait souffert comme personne n'imagine... *la soupe chaude, ça va vous requinquer, vous allez voir, et pas rien qu'un peu...* elle avait surgi dans la fin du jour de derrière l'église, soutenant une marmite calée dans ses jupes pour ne pas se brûler les mains, elle avait les joues rougies sous un bonnet grossier qui couvrait des cheveux en désordre... *mon bon ami approchez mais approchez donc...* il n'était pas du genre à baisser les yeux ni à plier l'échine, il serait mort plutôt que de plier, il pensait à son père demeuré dans la neige... *mais vous paraissez bien jeune, dites-moi, d'où vous sortez comme*

*ça tout seul ?... est-ce qu'elle avait eu faim elle aussi un jour de misère, est-ce qu'elle s'était privée pour ses enfants, est-ce qu'elle avait eu un homme jamais rentré du front ?... et puis vous êtes si maigre... elle généreuse était sortie du décor dans ces murmures qui accompagnent la chute du jour, elle se souciait des réfugiés, de ceux qui avaient échappé à la violence et se battaient pour redessiner les contours d'une existence possible... la porte de l'église est toujours ouverte, vous savez, tout le monde a droit à l'abri et au recueillement, c'est ce que je leur ai dit à tous, Dieu c'est pas que pour les riches... elle avait posé sa marmite sur le muret qui bordait les bâtiments, avait sorti un bol de son tablier et versé du bouillon de légumes qui fumait dans l'air froid... vous pourrez dormir dans la sacristie, il y a des couvertures, demain je vous porterai du pain, en attendant faut vous requinquer, buvez bien chaud...*

comme on sait je suis devenu ouvrier-saisonnier circulant depuis mon jeune âge accroché à la main de mon père qui déguerpiçait laissant derrière lui un pays détruit et tentait de survivre dans une déambulation désespérée à travers les campagnes du nord de l'Europe, moi j'étais son enfant et nous étions des miséreux rien que de pauvres gens malheureux, et forcément que j'aurais pu interrompre notre fuite en tombant malade ou refusant de repartir un matin parce que les forces m'avaient quitté

parfois la douceur d'un vallon peuplé de pommiers en fleurs, se glissait en moi l'idée que je pourrais vivre dans un endroit qui ressemblerait à celui-là

alors il est arrivé que mon père s'était fait tirer comme un lapin dans la forêt au passage d'une frontière interdite et la plaie s'était mise à s'infecter jusqu'à ce qu'il en meure, oui il avait fallu ce tir de carabine pour le mettre à terre, et il avait fallu ce tir de carabine pour que j'extirpe une fois pour toutes ma main de la sienne, pas eu de larmes même pas

*ce moment m'habite, je n'ai pas mesuré combien il faisait froid*

il avait longuement neigé pendant la nuit et lui était couché sur la terre recouverte de neige poudreuse écran blanc miroitant si doux dans la lumière il avait cessé de râler ma main toujours retenue dans l'étau de ses doigts rugueux tellement abîmés par les travaux parmi les plus durs que les hommes aient eu à produire sur cette terre, ses doigts pareils à du bois inertes soudain

*mon visage blanc sans expression*

ça n'avait rien d'un cauchemar juste un moment décisif rien d'autre à faire que de tenter de retirer ma main et de refermer les boutons de sa veste pour qu'il ait le moins froid possible, j'ai touché ses paupières et j'ai tourné la tête, j'ai pris le baluchon qui contenait nos maigres possessions presque rien je l'ai laissé derrière moi, enfin j'ai laissé son corps au visage glacé pétrifié dans une sorte de masque de douleur et d'effroi, effroi de me laisser tout seul livré aux loups et aux soldats moi son petit garçon son seul lien à l'existence sa seule famille, je me suis débattu avec mes idées de souffrance il fallait que je dégage à tout prix ma main de l'étau qui s'était refermé sur elle avec les crocs d'un piège

j'ai dû forcer, une par une ouvrir les griffes au risque de briser les phalanges ce moment où, ce moment que beaucoup d'autres que moi avaient franchi déjà un jour dans leur vie, ce moment où

et c'est là que j'ai entendu le sentiment de solitude qui me vrillait le cœur, sentiment

extrême capable de propulser vers l'avant vers le haut, sentiment pareil à une aspiration violente une fantastique explosion, je n'avais rien demandé à personne moi j'aurais seulement voulu demeurer plus longtemps dans le giron de ma petite mère et sentir plus longtemps le chaud dans le poing refermé de mon père et à présent plus rien n'existait sinon mon être encore si jeune égaré dans une forêt enneigée au pied du cadavre auquel il fallait définitivement tourner le dos, alors ce sentiment qui me poussait vers l'autre monde déclenchait l'avalanche sans aucune croyance ni certitude

Et je n'ai connu aucune ville quand j'étais petit garçon, les villes liées à mon histoire avaient été détruites, elles avaient la couleur de la poussière et du béton broyé. Plus de maisons identifiables, de grands bâtiments en voie d'écroulement, monceaux de gravats noyant les chaussées explosées par les bombes. Ma petite ville de naissance ne ressemblait plus à ce que mes parents avaient connu avant les conflits. Quelques images résistantes au chaud dans ma mémoire : charrettes à chevaux traversant la place principale et jeunes filles tissant des couronnes de fleurs pour une fête religieuse. Cette ville devait s'appeler Mieroszów ou Marzionka ou Kobielvice, je ne sais plus, je ne saurais en retrouver l'orthographe ni la trace sur la carte. Quant à me souvenir du chemin qu'il

faudrait emprunter pour l'atteindre et de son allure à la nuit tombante, voilà des choses tout à fait impossibles. Je n'y retournerai jamais.

Les frontières étaient gardées par des chiens, les villages occupés par des blindés militaires. La langue que parlaient les soldats était rugueuse, impérative. Moi et mon père étions entrés dans la capitale allemande alors qu'il faisait nuit noire, clandestinement, et nous avons recherché des réfugiés comme nous pour apprendre les combines et nous en sortir vivants. Nous dormions dans des caves ou des dépotoirs. Nous avons les visages barbouillés de charbon pour ne pas être vus par les milices. Nous ne voyions pas grand-chose de la ville même si moi l'enfant j'essayais toujours de regarder par les soupiraux quand c'était possible ou entre les planches des palissades. Mon père me rabrouait sévèrement, m'attrapait par la taille et me serrait contre lui à m'étouffer sous son manteau. Les femmes portaient des charges



lourdes, pas moyen de faire autrement, tous les hommes appelés sur les fronts de l'Est ou de l'Ouest, et il y avait des drapeaux qui ornaient les façades des bâtiments officiels. J'avais l'impression qu'il faisait toujours froid, que tout était noyé dans du gris béton ou du gris acier. Le ciel aussi sauf quand il était rempli d'avions, alors il flamboyait et effrayait. On subissait des raids aériens durant toutes les nuits, on se cachait, se terrait, la ville n'existait plus et il y avait de folles fumées blanches qui s'élevaient dans les quartiers. Un jour nous avons réussi à franchir les lignes et nous étions sortis de Berlin afin de suivre notre destinée. Nous avons fui sans nous faire repérer par les sentinelles et les chiens aux bouches écumantes.

Rescapé des bombes et des violences, j'ai détesté les villes, et les voyages je les ai presque toujours accomplis à pied avec un baluchon sur l'épaule. Peut-être ai-je pris quelquefois des trains qui émettaient de drôles de sifflements et qui stoppaient dans

des gares équipées de charpentes métalliques. Les noms des villes étaient affichés en grand, pendus aux poutres géantes. On les voyait très bien la nuit. Je les notais tant bien que mal dans un petit carnet que je cachais dans ma manche. Mon écriture était mal assurée mais je me disais que plus tard je serais content de les retrouver et de les montrer à mon fils quand il rentrerait de l'école, emmitouflé dans le soir glacial avant que les dernières lueurs s'effacent sur l'horizon.

la transe me reconduit à la peinture  
la transe de Jude me reconduit vers *La  
danse* de Matisse par la grande liberté des  
silhouettes fauves qui tournent et se frôlent,  
je perçois aussi une odeur de feu même s'il  
n'est pas représenté, trois teintes fortes,  
j'observe un par un les corps dans la ronde  
presque en voie de s'envoler



3

ELLE ET JUDE



*carnet en cours*

La première odeur dont je me souviens, c'est celle de la mer. Fortement liée à sa rumeur, algue sable sel.

L'odeur du jardin pris de rosée au matin.  
L'odeur des herbes sèches sous une pluie forte. Du foin coupé. Du jasmin. Du chèvrefeuille à l'orée de mon bureau.

L'odeur du béton, de la poussière, de l'urine sur le béton, des punaises prises dans les rideaux, des cadavres d'insectes.

L'odeur du cirque, de la barbe à papa, de la réglisse.

L'odeur de la blessure, du sang, de la chair infectée qui peine à guérir. L'odeur de l'hôpital, des produits désinfectants, des couloirs sans fin qui bordent des chambres où l'on meurt. L'odeur fétide du marécage.

Il y a les odeurs anciennes attachées aux souvenirs et aux lieux, lieux dans les maisons ou dans les jardins, lieux dans les villes. Je me souviens en Inde avoir traversé des cloaques sur les rives de la Yamuna, les villageois engraisaient les champs avec des excréments humains, l'atmosphère était atroce, impossible à supporter, même avec un linge sur le visage.

Et il y a des odeurs de maintenant dans la cuisine, courgettes au paprika qui s'amollissent dans le ronronnement du four, mie du pain aux graines de lin, peau de la mangue qui demeure sur les doigts.

L'odeur de mon corps. L'odeur de l'aisselle, de l'intérieur des oreilles. L'odeur de ma sueur. L'odeur des autres corps. L'odeur du mensonge, de la peur, du



désespoir, du regret parce qu'on aurait pu faire autrement, pas pu dire autrement, pas su se taire, l'odeur qui échappe aux mots qui voudraient la décrire.

Quelques-unes de mes odeurs préférées : amande douce, caramel, café moulu, anis écrasé.

Et ton odeur à toi, à l'origine des cheveux, tabac et savon doux dans le cou, ton odeur ruisselante et unique au sortir des déferlantes.

Y avait-il eu une odeur au commencement de leur histoire à eux ? je suis prête à le croire. La sensation d'attraction qu'ils avaient ressentie la première fois était si forte qu'une composante olfactive avait dû concourir à la rencontre d'autant que ça s'était passé au bord de la ferme. Un vent de printemps balayait la campagne, ébouriffait les bois. Les cerisiers resplendissaient. Il y en avait trois groupés en arrière de la grange. Leur blancheur remplissait l'espace, couvrait le bleu, abolissait le passé. Rien de frappant à poser le nez dessus, pourtant une odeur subtile un peu crémeuse, une odeur de blanc, prenait vite le relais, rafraîchissait le vent. Et ce jour-là c'est de la mémoire que cette odeur se jouait tant elle prenait de la place dans le présent, gagnait en altitude, enveloppait les

corps qui passaient. Le parfum émanait de la couronne des arbres. Il sublimait l'air, frôlait le paysage. Il rendait attentifs les corps en suspens,

son corps à lui qui débarquait aux portes du domaine dans ses vêtements longtemps portés pour réclamer du travail,

son corps à elle qui gagnait la hauteur du coteau, panier à linge sur la hanche, pour rejoindre l'étendoir en ce moment du jour où le monde est le plus grand.

Je sais que la couleur blanche des fruitiers transformait le paysage et que le parfum doux qui se répandait à l'entour, avait joué dans les regards qu'ils s'étaient échangé à distance. Sur la peau de Jude, l'odeur du voyage et de la fatigue accumulée au cours de ses mois de bohème. Elle l'avait perçue quand il s'était rapproché, de même la note de suint, de fumée et de bois brûlé qui imprègne si facilement la laine, mais il y avait autre chose, un rien de poivré, de piquant, un parfum attaché à sa peau

d'homme du Nord qu'elle allait aimer plus que tout, qui serait sa joie, volatile, éphémère.

Comme je l'ai déjà dit, Jude a longtemps fait route vers le sud. Il a mis bonne distance avec son lieu d'origine et accepté la mort de l'homme qui était son père et qu'il a dû ensevelir dans un fossé de neige. Il a connu le froid, affronté la guerre, franchi des frontières, connu des pays. Il a acquis une réelle connaissance du jour et de la nuit, de tout ce qui surgit à mesure qu'on avance et qu'on est une créature libre. Plus que jamais il demeure aux aguets tel loup en chasse, sens aiguisés par l'expérience longue. Il est animal tendu au vent et sensible à toutes sortes de rumeurs quand il en arrive à ce point de lumière, à ce point de rencontre.

Elle est là, oui elle est là déjà dans son champ de vision. Il ne sait pas comment elle y est entrée. Il lève la tête et il la voit.

Elle s'est arrêtée de marcher et de penser, elle est comme stupéfaite. Aucun froissement d'herbe ni glissement de caillou. D'ailleurs il semble qu'en cette seconde précise où leurs regards se croisent, les bruits se sont suspendus quelle que soit leur nature, crissements de carapace absorbés dans l'humus, bêlements assoupis, roucoulandes brisées des tourterelles, rapaces planant si haut que leurs cris se sont perdus au bord des précipices. Peut-être un très lointain murmure en provenance de la terre même : craquements liés à ses matières sourdes et instables, grondement d'abysses à peine audible, grincements frottements soulèvements issus de l'obscur et de la mémoire, mémoire d'une autre femme au visage abrité au chaud des entrailles. Ensemble les deux corps commandent l'univers, réclament l'immobilité, se

nichent dans le silence brutal pour mieux se happer se rencontrer se parler, une sorte d'état de grâce depuis la plante des pieds jusqu'au sommet du crâne. Et ils se parlent ainsi, on n'entend pas les mots, pourtant ils se parlent à travers l'espace qui les sépare encore.

*pas besoin de mots. Rien que vibration, tension*

Et ça va durer longtemps, on ne sait pas trop, ça va durer le temps qu'il faudra pour que rien ne soit plus comme avant. Dans le moment où il accomplira le premier pas vers elle, le concert assourdissant du monde reprendra son cours et les bruits se propageront à nouveau dans les arbres, s'organiseront en tumulte fleuri par les conversations des hommes qui travaillent dans les vergers au proche, s'invectivant et criant pour se comprendre. Elle et Jude n'en auront que faire, ils auront inventé leur silence.

Ce ne sera donc pas des figures au hasard, des figures de gens que j'aurai côtoyés ou que j'aurai récemment inventés. Ce sera forcément eux, je veux dire elle et lui. Elle et Jude.

Parce qu'ils sont nés du domaine où je vis. Ils ont lentement émergé du paysage d'ici comme une brume, comme une sueur. Ils sont issus de mon histoire personnelle et de ces mois d'installation durant lesquels je suis restée reliée au pays et ai recomposé l'histoire du lieu. Ils sont nés aussi des fissures de mon être profond et des faits qui ont influencé mon caractère. Elle. Elle m'est apparue un jour dans la cuisine, rien qu'une fois. Je continue de courir après sa silhouette comme on souhaite revivre un miracle en direct. Elle n'a toujours pas de nom. Lui, Jude. Il s'est extirpé du monde de



la forêt et des grands feux allumés dans les vergers pour prévenir des dégâts du gel au printemps à la façon des esclaves de Michelangelo qui se dégagent du limon. Quand je l'ai vu à l'orée du bois, il était splendide. Quand je l'ai vue elle dans la cuisine elle est déjà vieille. Même si ça n'a duré qu'un instant, j'ai pu reconnaître toute la tension de sa jeunesse et les contours survivants de sa beauté. Ainsi elle dort ce jour-là.

Jude est près d'elle.

Ils sont couchés dans la prairie l'un au long de l'autre.

Personne ne peut les surprendre ni contrarier la paix qui s'est instaurée sous ce ciel où déferle de vastes nappes blanches. C'est au printemps de leur rencontre. Les créatures de la prairie poursuivent leurs tâches sans se préoccuper d'eux. Les fruitiers poussent leurs premières fleurs. Aucune menace d'orage. Ils sont en accord

intime et ils dorment comme au jardin d'Éden dans un relâchement qu'ils n'ont jamais connu. Peut-être est-ce l'unique moment où le bonheur les occupe entièrement. On n'entend que le vent et le pialement des petits oiseaux de proie.

Il aurait vraiment fallu que je réveille Jude pour qu'il la contemple dans cet état, les bras repliés sous la tête, lovée comme un chat au plus proche de son corps d'homme. Il n'est pas question de nudité, de dévoilement de la chair, non. Plutôt de contact, de fusion, d'extrême abandon comme au milieu d'une guerre après un élan passionné. Chevelure défaits, buste blanc et moelleux, lèvres boudeuses. Elle a le visage tourné dans sa direction, elle ne rêve pas, elle dort. Lui aussi dort profondément, une main posée sur sa blancheur à elle, l'autre sur son cœur. Il a accompli un long voyage pour la rencontrer. Son visage serait impossible à peindre tant il dégage de lumière. Je n'ai pas le désir de les déranger ni d'en dire

davantage. Nul besoin de phrases, d'intrigue. Le ciel suffit à les couvrir et le sommeil leur donne à survivre.

*ce n'est que beaucoup plus tard*

Elle s'est arrêtée de parler depuis longtemps, déglutit à peine, le moindre mouvement lui paraît hors de forces. Simplement assise sur la chaise face à la fenêtre, mains posées dans le tablier.

Il se demande ce qu'elle peut regarder comme ça. Les arbres, le paysage, la pluie qui glisse au long de la vitre. Il y a de la peur et de la folie dans ses yeux. *Et puis il faut attendre pour savoir vraiment, tu ne crois pas ? Tu ne dois pas t'abandonner au désespoir.* Il ne sait pas comment on dit désespoir dans sa langue à elle. Un sursaut

reste possible, il faut à tout prix qu'elle réagisse, il faut qu'elle mange quelque chose. *Viens t'asseoir près de moi, viens, tu veux bien ?* Il s'agace qu'elle ne réagisse pas, qu'elle refuse tout de lui. Il voudrait la secouer mais il n'ose pas, il a peur soudain qu'elle se laisse mourir, refuse de respirer, de s'alimenter, et il ne sait pas comment faire pour la sortir de là.

On dirait qu'elle s'est tassée un peu plus sur la chaise, une compression verticale du corps, la courbe du dos plus prononcée, la tête penchée à cause des larmes. Il ne connaît que le mot *amour*, il le connaît même en plusieurs langues. Il le lui dit, le lui répète comme un doux secret. Il voudrait lui donner davantage pendant que l'enfant dort, leur enfant qui ne grandit pas, qui ne parle pas, qui ne se tient pas sur ses jambes, et il le sait, il faudra bien que ça éclate, que la tempête vienne, que les mots soient posés sur le mal dont il souffre *parce que si on savait, on pourrait le soigner, le soulager, ah je voudrais tant, je voudrais*

*me dépouiller, tout donner, même me  
couper un doigt, le bois de la chaise est  
brun de la couleur de la cire, il n'a pas assez  
de mots, il la soulève de la chaise, la prend  
contre lui, l'enserme de ses longs bras, essuie  
son visage, enfant amour amour ensemble  
tenir*

un petit point de fusion — mots qui ensemble résonnent et se propagent comme une onde de choc dans mon cerveau. Un petit endroit où la matière se mettrait à changer d'état, à ramollir jusqu'à fondre, à dégager de la chaleur et de la lumière, des possibles en découleraient dans le réel, on pourrait raccorder des pièces brisées, réparer des objets, et même des outils, de ceux capables de forger creuser sculpter marteler comme on faisait dans l'ancien temps, on pourrait dégager des passages secrets dans les granges entre les machines agricoles et les vieilles charrettes à roues cloutées ou ferrées qui ne servent plus à rien, on pourrait se glisser à travers les chambres inondées et les caves creusées dans la roche, se risquer à travers les taillis

même la nuit, inventer des passerelles, emprunter des tunnels, ouvrir des trappes et des portes demeurées jusque-là invisibles

on pourrait prendre des risques après tout, ne redoutant plus l'obscur et tout ce qu'il contient, on aurait fait le plein de courage, on serait devenu capable de vaincre peurs et terreurs qui figent nos corps dans ce qu'ils nous offrent tous les jours, et la matière deviendrait si dense à poursuivre plus bas plus profond, à explorer avec une soif si nouvelle qu'on en serait presque enivrés

on pourrait avancer vite, courir dans la vague lueur des passages, des goulets et des gués qui s'ouvriraient devant nous

d'ailleurs ces passages s'élargiraient et se multiplieraient plus on avancerait comme par magie, on gommerait les hésitations, on aurait du culot et une force exceptionnelle nous viendrait dans les jambes, on



deviendrait des espèces d'aventuriers voyageant dans un réseau de cavernes insoupçonnées sous la colline couronnée de bosquets, et je crois comprendre désormais où conduit cette porte vissée dans le muret que j'ai découverte l'autre jour au-delà de la grande prairie, dissimulée au niveau de la barrière végétale qui n'a pas de fin (#8), elle ouvrirait sur les profondeurs d'un drôle de monde qui s'étendrait sous la forêt et s'organiserait de grotte en grotte, de cascade en cascade, car les eaux s'écoulent dans les craquelures et fissures du rocher et elles finissent par s'assembler, quelque part un grand lac avec des créatures rares qu'il nous faudrait apprendre, une nouvelle lueur, un nouveau langage gravé sur les parois suintantes de la sueur et du sang des vivants, on n'oublierait pas la couleur du ciel inscrite en nous depuis longtemps ni l'odeur de la terre rafraîchie par l'averse, mais le monde d'en-bas serait immense et pas aussi silencieux qu'on l'aurait cru, chaque murmure amplifié par le jeu des échos et renvoyé dans les multiples galeries, une sorte de lumière divine

légèrement rougeoyante se dégagerait des parois entre lesquelles on circulerait comme fous et assoiffés de découverte, la même lueur initiée par ce petit point de fusion qui nous aurait incités à nous engager dans la fente pour cet étrange voyage qui nous propulse qu'on le veuille ou non au pied de vastes éboulis dans une vallée non répertoriée sur les cartes où coule un fleuve immense tout pareil à une mer

... j'ai accompli mon chemin de nuit  
traversé des rêves tortueux et à nouveau ça  
recommence | je me réveille je sors du lit  
j'ouvre les fenêtres avec cette envie de  
découvrir la nature du jour, la température,  
l'ambiance du ciel dont mon écriture  
dépendra | dehors là-bas sous les arbres il y  
a Jude | il s'est inventé il y a quelques mois  
à cause de celle qui m'est apparue un jour,  
figure féminine réconfortante attachée au  
lieu nouveau que j'habite | peu à peu Jude  
m'a grignotée | peu à peu Jude m'est entré  
dans la peau et il a tendance à s'incarner de  
plus en plus fort ces jours-ci quoi que je  
fasse, quoi que les autres en disent mais  
pour une fois je ne voudrais pas le laisser  
faire, je voudrais le repousser vivre  
quelques heures sans lui en dehors de lui  
me libérer de son emprise faire comme s'il

n'existait pas faire comme s'il n'avait jamais voyagé jusqu'aux portes de ce domaine et ne s'était jamais tenu dans l'ombre du grand tilleul mais il me retient par la manche | et voilà qu'il se met à parler, sûrement qu'il veut mieux définir sa trajectoire et ses intentions parce qu'il pense qu'au fond je ne sais rien de lui et que je veux le posséder, et voilà qu'il s'émancipe s'empare de la parole raconte jusqu'à arracher des larmes

comme on sait je suis devenu ouvrier-saisonnier circulant depuis mon jeune âge accroché à la main de mon père qui déguerpissait laissant derrière lui un pays détruit et tentait de survivre dans une déambulation désespérée à travers les campagnes du nord de l'Europe, moi j'étais son enfant et nous étions des miséreux rien que de pauvres gens malheureux, et forcément que j'aurais pu interrompre notre fuite en tombant malade ou refusant de

repartir un matin parce que les forces  
m'avaient quitté

parfois la douceur d'un vallon peuplé  
de pommiers en fleurs, se glissait en  
moi l'idée que je pourrais vivre dans  
un endroit qui ressemblerait à celui-  
là

... impossible de l'arrêter une fois qu'il a  
commencé | je le vois posté solidement sur  
ses deux jambes avec toute sa belle nature  
dressée, il est irrésistible et je lui en veux  
d'être aussi arrogant et convaincant mais  
bon sang il n'y pas que la beauté du corps  
qui compte, bon sang la nature intérieure de  
l'être pénètre chaque cellule du corps  
possède chaque fibre et accorde les mots  
avant qu'ils ne sortent de la bouche | mais  
impossible de le faire cesser, il revient à la  
charge à peine je suis sortie du sommeil et  
s'accroche à moi fermement comme à un  
bastingage, à un cordage de bateau

alors il est arrivé que mon père s'était  
fait tirer comme un lapin dans la

forêt au passage d'une frontière interdite et la plaie s'était mise à s'infecter jusqu'à ce qu'il en meure, oui il avait fallu ce tir de carabine pour le mettre à terre, et il avait fallu ce tir de carabine pour que j'extirpe une fois pour toutes ma main de la sienne, pas eu de larmes même pas

*ce moment m'habite, je n'ai pas mesuré combien il faisait froid*

il avait longuement neigé pendant la nuit et lui était couché sur la terre recouverte de neige poudreuse écrin blanc miroitant si doux dans la lumière il avait cessé de râler ma main toujours retenue dans l'étau de ses doigts rugueux tellement abîmés par les travaux parmi les plus durs que les hommes aient eu à produire sur cette terre, ses doigts pareils à du bois inertes soudain

*mon visage blanc sans expression*

... alors là, il exagère il en rajoute il s'empare du cœur même de ceux qui l'écoutent et il serre il serre jusqu'à n'en plus pouvoir et il continue à donner des détails qui pénètrent mon cœur à moi jusqu'à me laisser épuisée impuissante | je ne peux résister | en vérité il me possède et j'ai tellement envie de caresser son visage blanc afin qu'il s'abandonne entre mes mains rien qu'un petit instant | je dois le repousser sans cesse alors qu'une part de moi ne cherche qu'à l'écouter

ça n'avait rien d'un cauchemar c'était juste un moment décisif rien d'autre à faire que de tenter de retirer ma main et de refermer les boutons de sa veste pour qu'il ait le moins froid possible, j'ai touché ses paupières et j'ai tourné la tête, j'ai pris le baluchon qui contenait nos maigres possessions presque rien et je l'ai laissé derrière moi, enfin j'ai laissé son corps au visage glacé pétrifié dans une sorte de masque de douleur et d'effroi, effroi de me laisser tout

seul livré aux loups et aux soldats  
moi son petit garçon son seul lien à  
l'existence sa seule famille, je me  
suis débattu avec mes idées de  
souffrance il fallait que je dégage à  
tout prix ma main de l'étau qui s'était  
refermé sur elle avec les crocs d'un  
piège

j'ai dû forcer, une par une ouvrir les  
griffes au risque de briser les  
phalanges *ce moment où*, ce moment  
que beaucoup d'autres que moi  
avaient franchi déjà un jour dans leur  
vie, *ce moment où*

... à présent Jude homme ou enfant côtoie  
mon chemin quotidien interrompt mes  
pensées m'habite comme un oiseau réfugié  
en mon giron sans que je parvienne à l'en  
déloger | impossible de le faire cesser, il ira  
jusqu'au bout | il ne me reste qu'à  
l'accueillir et le laisser respirer prendre sa  
place conquérir un auditoire plus large | je  
lui invente des facultés hors du commun de



la force physique à revendre, sa langue est inconnue de nous autres et ses yeux ont la couleur des profondeurs d'un glacier | ne rien lâcher de lui, ne rien museler

et c'est quand je l'ai laissé derrière moi que j'ai entendu le sentiment de solitude qui me vrillait le cœur, sentiment extrême capable de propulser vers l'avant vers le haut, sentiment pareil à une aspiration violente une fantastique explosion, je n'avais rien demandé à personne moi j'aurais seulement voulu demeurer plus longtemps dans le giron de ma petite mère et sentir plus longtemps le chaud dans le poing refermé de mon père et à présent que je l'abandonnais, plus rien n'existait sinon mon être encore si jeune égaré dans une forêt enneigée au pied du cadavre auquel il fallait définitivement tourner le dos, alors ce sentiment hurlant qui me poussait vers l'autre monde était en train de

déclencher une avalanche sans  
aucune croyance ni certitude

Le disloqué, le fragmentaire, les allers et retours vers un passé reconstitué, les terreurs de l'enfant de Silésie qui a tout oublié de sa ville et a été forcé d'abandonner son père abattu par les balles ennemies dans le froid de la neige, la quête de l'écriture jour après jour, l'anéantissement du temps chaque soir. La solitude aussi qui s'agrandit à s'enfoncer dans l'écriture pareille à une clairière au milieu des bois. À présent je ne sais plus où me situer. Je songe à cette porte qui s'est dessinée il y a quelques jours, nichée dans le mur quelque part à la frontière de mes jardins et du monde sauvage. On peut y accéder par l'allée aux tilleuls bordée par des taillis profonds et des fossés abandonnés à la mélisse, aux digitales et aux coquelicots. Personne ne l'emprunte

sinon quelquefois les bêtes qu'on mène à la pâture plus loin de l'autre côté et dont je peux entendre les remuements depuis le potager. La voilà dissimulée au cœur des lianes épaisses et sombres poussées dans le plus grand désordre, certains pans de murets en voie de dislocation. Les oiseaux gîtent nombreux à l'entour des arbres près du petit observatoire, un bâtiment étrange dont personne ne sait rien des usages d'origine ni ne se souvient de la date de construction. Une forme cubique en béton qui interroge, une sorte de petit donjon dressé là. Un escalier étroit de quinze marches permet d'y grimper et d'envisager le paysage, observer les différents horizons. Vision à 360 degrés. Je laisse mon attention se faire détourner pour profiter de la hauteur, découvre au loin les fermes installées depuis longtemps dans des vallons de verdure. Depuis cette position je sens combien le ciel prend davantage d'importance, multitude empressée des nuées toujours à la bataille brassées depuis le sud-ouest et chargées d'odeurs marines (à vol d'oiseau on n'est pas si loin de

l'Atlantique), les courants de l'air, les forces invisibles. Un rapace piaule dans les sursauts de vent qui a forcé depuis le matin, un cri plutôt aigu et bizarrement doux en contraste avec son envergure et la majesté de son vol. J'ai aussi bien meilleur accès aux nuances des feuillages, à la variété des espèces, à la masse compacte des bosquets comme si les corps d'arbres et d'arbustes se rassemblaient en matières couleurs murmures pour composer un ensemble indissociable épaissi de fougères et tout cousu de clématites et de salsepareille, espèces qui ont proliféré en ces derniers mois pluvieux. Pourtant je cherche autre chose. Je tente de voir à l'intérieur de ce corps végétal façonné autour des murailles ce qui pourrait s'y tramer de la vie et de la mort, de la décomposition et de la germination, de la transformation des sols et de l'organisation du vivant. Je note sur un bout de papier trouvé dans ma poche : penser à la température, à la pénétration de la lumière, rapprochements, froissements, fécondations, grouillements d'insectes, bondissements de chevreuils en rut. D'en

haut je m'alerte, écoute le rapace en chasse,  
contemple, ressens ma fatigue à l'aube de  
l'été, me souviens de la porte que je voulais  
revisiter. Il sera encore temps demain.

juste installer une lunette astronomique sur la plateforme de l'observatoire et y grimper chaque soir quand le grand noir est venu, s'appuyer sur la répétition des mêmes gestes ainsi qu'un exercice, observer les mêmes portions de ciel jusqu'à distinguer les infimes changements de l'univers, en parallèle donner une nouvelle existence au bâtiment

l'élaboration de l'œuvre commencerait par l'inventaire des plantes rencontrées le plus fréquemment dans la prairie, se poursuivrait par leur cueillette et leur insertion à plat entre des pages de journal, puis conduirait toutes les semaines à constater la progression du séchage en soulevant délicatement les feuillets de l'herbier et en les respirant, taches de sève, chlorophylle, pollens et pigments se fixant dans le papier, sortes d'empreintes indélébiles du vivant pour prolonger le temps



4  
AUTRES MÉMOIRES  
À PUISER



### *Photos-mémoire*

Dentelées, petits formats avec bord blanc, d'un genre ancien, définition de l'image plus qu'approximative, du grain, du flou.

Pour la plupart, il s'agit de photos de personnes qui posent pour une occasion solennelle, moments qui comptent plus que d'autres. Photos-repères dans le temps. J'y retrouve mes arrière-grands-parents dans l'autre siècle.

### *Photos dans une boîte comme au rebut*

Les photos datent de l'époque où on les tirait sur papier. Elles sont entassées par paquets dans la boîte, parfois dans l'enveloppe de tirage. J'y fouille parfois à la recherche d'images de voyages à partir de la fin des années 70, Penang, Djodja,

Phuket, Varanasi, Mexico, Antigua, Recife, Bahia, Chicago, Londres...

La boîte en carton a été remplacée au dernier déménagement par un coffret indien en bois sculpté. Elle est rangée dans ma bibliothèque.

*Photos d'école*

Encadrées, immortalisées. Les faire disparaître quand ma mère ne sera plus.

*Photos de l'intérieur du corps*

Toutes éliminées sauf les dernières pour peu qu'elles recèlent quelques anomalies

*Photos de sols*

Encore marquée par cet atelier où le regard s'était concentré sur les sols de toutes les nature, matériaux, gravillons, plaques d'égout, bords de trottoirs, fissures dans le goudron, tranchées, herbes résistantes...

*Photos de l'enfant*

Pas si nombreuses, c'était dans les années 50. Elle est souvent habillée de blanc. En

été elle porte un chapeau quand on la baigne dans la mer.

### *Photos de saison*

Nombreuses, rangées dans l'ordinateur, étiquetées en quatre dossiers par année. Quatre saisons. Mes arbres, mes plantes, mes fleurs, mes légumes. Besoin de les fixer dans le temps, de mesurer leurs croissances

### *Photos ratées*

Impossible de mettre la main dessus, elles ont été jetées.

### *Photos de lui*

Elles sont dans un disque dur, presque toujours de dos (jamais réussi à le photographier autrement). Le plus souvent il est dans le jardin équipé d'un râteau ou d'un balai en bruyère ou alors en promenade au bord de la mer. À la fin il restait dans son fauteuil.

Les dernières photos sont des gros plans sur ses mains.

*Photos de soi pour la presse*

On ne garde que celles où on l'air fréquentable. Ou alors le contraire.

reparcourir les blocs construits en décembre 2021 | retrouver des images de voyages lointains, le goût du guacamole, la magie des îles d'Orient, le chocolat Poulain gratté au couteau sur le beurre des tartines du quatre heures | retrouver le rugueux de la peau d'Angélique quand elle avait 106 ans et qu'elle s'endormait dans le fauteuil dégingué de la buanderie (mais non elle n'y est pas... oubliée) | quoi de l'intensité dans ces drôles de scènes devenues images qu'on pourrait croire figées, en fait nourries bien au contraire par l'exercice de la mémoire et par le creusement incessant des brûlures intimes | feuilleter à nouveau l'album aux images sépia bien classées ou déposées en vrac entre les pages, il y a comme des suspens, des trous, des vides,

les mêmes insérés dans le maillage de nos vies minuscules

la petite maison aux volets bleus qu'ils habitaient après leur mariage dans la rue des Tulipes, ils n'avaient rien sinon la promesse de vivre et d'esquiver les coups durs

les falaises de schistes gris argent, aplombs vertigineux par endroits qu'elle — ma mère — n'aurait pas pu imaginer avant de quitter sa campagne, rien que des photographies familiales à cette époque, communions et mariages, pas de photos de paysages sinon des cartes postales en noir et blanc

le grand-père assis sur un rondin de bois devant la ferme avec pipe et chien, impossible de détailler ses traits en dehors de la moustache et du noir de ses petits yeux

les affiches de paysages dans les compartiments de train



les boîtes de diapositives rangées dans des boîtes jaunes, jamais ou si peu regardées, fort mal cadrées et prises de trop loin – ah pour ça il n’était pas doué pour la photo, n’aurait pas supporté qu’on le lui dise — peut-être bien détestées puisque rangées au plus haut du placard, finalement jetées d’un bloc dans un sac poubelle et portées à la déchèterie

Paris, elle s’achète un corsage en tissu genre foulard dans une boutique d’un quartier chic au cœur de la ville, elle a sûrement le sourire, se sent belle, elle le portera comme un bijou

Zorba le fou qui danse, visage transfiguré

il est dans le jardin, plus tout jeune mais en forme, corps habitué aux travaux de force avec marques de maillot et muscles toujours bien dessinés, corps qui se lance exécute un saut périlleux arrière sans préparation juste comme ça, il n’était pas si sûr de son coup mais ça a marché, tout le monde en est soufflé

la petite et le lit blanc avec le temps qui a cessé de s'écouler et la nuit dans la fenêtre où se reflètent les chandelles allumées autour du blanc et les gens qui prient et moi petite la main posée sur le chambranle de la porte avec la brûlure du sentiment de solitude

garçons délurés sur la piste de danse, mon frère et copains de mon frère dans l'âge où le corps exposé rugit

voyage psychédélique aux frontières du Mexique, hautes silhouettes des cactées-cierges et lecture de Malcolm Lowry dans le silence nocturne des auberges avec patios verdoyants et guacamole à tous les repas avec la pluie qui tombe la nuit sans jamais s'arrêter et les rêves hantés par le visage triste des indiens des montagnes

resto U jour de grande affluence il s'appelle Gérard et le barman s'appelle Ugo dans sa veste blanche et cravate rouge, Gérard attend au comptoir en buvant une bière

brune il suit une haute école de mécanique  
il revient de Californie il est fou du Grateful  
Dead et de Jefferson Airplane sous acide,  
nous n'aurons qu'une relation platonique  
comme s'il avait voulu me protéger du pire

ils se disputent il tourne le dos brusquement  
s'en va avec le visage noir, on dirait qu'il  
va aller se tuer en voiture, se jeter du haut  
d'un pont ou carrément à la mer, inquiétude  
qui ronge jusqu'à la nuit, même rien n'a été  
formulé des possibles

lever de soleil sur la côte sud de l'île de  
Java en un lieu sauvage perdu où l'on ne se  
rend qu'en charrette ou à pied, la mer forte  
et verte qu'on dit dangereuse mais ça vaut  
le coup de vivre de tout risquer rien que  
pour la voir

la pochette d'Angie posée sur le tabouret en  
plastique orange, mobilier typique des  
années soixante-dix dans la maison près de  
la plage, premiers contacts charnels  
troublants

le trajet en solex entre la chambre d'étudiant et la fac, à Nantes il pleut souvent, la roue avant patine et il faut pédaler pour avancer, ma veste afghane en peau bordée de fourrure sent la bête à force d'être mouillée et se raidit à force d'être séchée, se résoudre un jour à la jeter comme on supprime un épisode enregistré

les expériences de bord de mer à travers l'enfance d'une crique à l'autre et puis premiers maillots de bain deux-pièces premiers baisers caresses peur et soif de la suite

toutes les images d'adolescence avec terribles impressions de solitude de désir et de mélancolie, sensations jamais retrouvées au cours des années suivantes à côtoyer l'autre genre, fusions intenses sans amour forcément, juste de l'attirance, enivirements, apprentissage de l'autre, autant d'émotions éprouvées sur la plage ennoyée de lumière, l'océan scintillant et même piqueté de diamants avec l'approche

du crépuscule et plus tard le noir total de la nuit

les tartines beurrées recouvertes d'éclats de chocolat Poulain taillés au couteau posées sur la table de cuisine, toutes prêtes pour le goûter au retour de l'école, preuve d'une attention forte portée à ses enfants, impossible compensation d'une absence

l'agneau tout petit couché dans la paille à prendre dans les bras, juste né, le rose de son museau presque une muqueuse, une membrane intime

la vieille qui tient bon au-delà des cent ans en dépit d'une vie âpre et sévère, la traversée des deux guerres, les privations, la terre à cultiver, les deuils à repousser dans le vide de la fosse, abattue par le désir de sommeil comme d'un coup de fusil dans son fauteuil de buanderie au milieu des toiles d'araignée, celui qu'elle préfère, elle n'a rien à craindre, elle dort la bouche ouverte en se moquant de tout

le grand-père faisant escale au retour de la grand-messe du dimanche avec ses pinces à vélo qui remontent les pantalons et dévoilent une part de peau blanche, aucun souvenir de sa voix, juste du vélo avec le guidon appuyé contre le pilier du portail

les images de marchés balinais et de rizières, trip psilocybe, sens complètement à l'envers, beauté lumière exotisme, comment on marche dans le ciel et comment on cherche à recommencer

lui à la fin si solitaire si ténébreux qui va jusqu'à son jardin pour désherber avec un outil qu'il a fabriqué exprès pour ne pas se baisser, il ne pleut plus, lui au bout du rouleau, ça se voit sur son visage mais le cœur bat encore et jamais il ne lâchera le morceau

il ne peut y avoir d'ordre dans cette accumulation d'images de sensations entre fantasme et réalité des souvenirs, tant de périodes, tant d'épisodes, tant de lieux et de personnages en gros plan, un flot continu qui pourrait se poursuivre tout un livre — et moi, où suis-je et qui suis-je dans tout ça ? sur quelle route suis-je en train de marcher aujourd'hui ? —, encore une fois je me suis encore laissé emporter violemment d'une scène à l'autre, d'un éclat à l'autre et encore un autre qui survient, un flot brutal qui ne semble pas vouloir s'arrêter, pulsion de vie et de mort qui terrasse les mots et les muscles, ne rien oublier des lumières aveuglantes et des mondes traversés depuis le cri des premiers hommes et celui de notre naissance, tenter de tisser et de se fondre dans la toile, sa propre toile, regarder le shoot d'héroïne en train de fondre dans la cuiller, après il n'y aura plus rien

Je n'ai pas compté les photos que j'ai de toi petite, mais elles sont rares. Je les ai tellement regardées que je les connais par cœur. Sans relâche j'ai parcouru les plages d'ombre, les expressions de ton visage, le contact du corps des autres avec le tien. Je les ai usées de mes yeux. Tu es une pièce majeure de mon histoire, tu es ma frontière avec le bonheur. Et toujours cette sensation de fragilité à tourner les pages du vieil album composé au fil des années par notre mère, à soulever la feuille d'ange pour découvrir les photos cachées dessous, installées côte à côte, plus ou moins par formats et par ordre chronologique. En dégager une de ses coins transparents avec beaucoup de précaution.



C'est une photo noir et blanc, petit format avec bord dentelé. Je t'y découvre en robe d'été à fond blanc avec motifs fleuris. Ta robe dessine un arrondi autour de tes jambes mignonnes. Tu as quatre ou cinq ans — difficile à dire. Tu te tiens debout au pied du petit escalier qui monte à la maison et tes mains sont posées sur l'arc de la poussette qui permet de la guider. La poussette est fabriquée avec du bois de récupération, basse de châssis, roues brinquebalantes. Ta poupée est installée dans le siège. Tu regardes l'objectif. On dirait que tu as été recoiffée juste avant la prise de la photo, mèche relevée avec un ruban blanc. Tu pinces légèrement tes lèvres, presque une ébauche de sourire, tu as conscience qu'on est en train de te prendre en photo. Aucune indication au revers. (*Devant la maison – Sainte Marie sur mer, autour de 1954*)

*quelques pages plus loin, quelques années plus loin.*

Autre photo de format quasi identique. Je te retrouve en sarrau à carreaux avec un volant qui marque l'encolure et en pantalon sombre. Tes joues paraissent un peu enflées, marquées par la maladie et le handicap. Tu poses la main sur le bord de la poussette où est installé un bébé d'environ six mois. La poussette est en métal blanc avec un siège en tissu. Le bébé porte des habits en laine blanche fabriqués à la main : brassière à capuche au point mousse et bottons assortis attachés par des rubans. Ce doit être en 1957, la fin de l'hiver ou le début du printemps. Le bébé n'est pas inquiet. Ton corps est un peu penché sur le côté comme s'il oscillait, comme si tu avais du mal à tenir debout longtemps. À l'arrière-plan, une voiture noire type Panhard. On peut lire les premiers et derniers chiffres du numéro d'immatriculation : 162... 44.

*(Rue de la Renaissance, Sainte Marie sur mer, mars 1957)*

Deux autres clichés installés sur la même page, l'un au-dessous de l'autre. Par association d'idée, par manque de place ou par erreur ? Plutôt par hasard.

Les deux traitent du même sujet : trio homme-femme-enfant à quelques années d'écart. Même format : 8 x 12 cm environ avec un liseré blanc d'environ 1 cm. La première date de l'été 1952 — les chiffres paraissent au crayon dans un angle au dos. Vous êtes au bord de la mer dans les mares dégagées par la marée basse. Tu es assise sur les genoux croisés de notre mère, elle-même assise sur un rocher les pieds dans l'eau tandis que notre père est accroupi juste derrière, poing gauche contenu dans sa main droite. Il ne les touche pas. Tous trois vous regardez l'objectif — quelqu'un de la famille en visite ce jour-là devait appuyer sur le déclic. Probablement un dimanche puisque notre père est présent. Vous portez des habits de couleurs claires. Toi en short bouffant et brassière en coton. Notre mère porte une jolie jupe à pois et un corsage blanc. On voit la peau délicate de

ses jambes qui dépassent de la jupe. Notre père est jeune et beau, cheveux bruns abondants et crantés. Un sourire habite son visage doux. Ce qui me frappe, c'est l'harmonie qui règne entre vous en cet instant-là.

Je retrouve la même grâce sur l'autre photo trois ans plus tard. Même format, même trio, même noir et blanc — ou plutôt gris et blanc, il n'y a pas de noir profond. Cette fois tu es dans les bras de l'homme qui se tient debout, le visage à demi-caché dans l'ombre de ton chapeau. On dirait que vous vous parlez tout bas. Il te dit des mots tranquilles, il sait fait cela. Notre mère se tient à sa droite et s'accroche à son bras, silhouette mince et fragile. Ainsi soudés, vous faites corps, ne formez qu'un seul corps, le temps semble s'être arrêté. Je ne suis pas encore née.

*(Plage de Montbeau, été 1952 / Au jardin devant la maison, Sainte Marie sur mer, début 1955)*

## *tentative d'expansion*

reparcourir les blocs construits en décembre 2021 (1) | retrouver des images de voyages lointains, le goût du guacamole, la magie des îles d'Orient, le chocolat Poulain gratté au couteau sur le beurre des tartines du quatre heures | retrouver le rugueux de la peau d'Angélique quand elle avait 106 ans et qu'elle s'endormait dans le fauteuil dégingué de la buanderie (mais non elle n'y est pas... oubliée) | quoi de l'intensité dans ces drôles de scènes devenues images qu'on pourrait croire figées, en fait nourries bien au contraire par l'exercice de la mémoire et par le creusement incessant des brûlures intimes (2) | feuilleter à nouveau l'album aux images sépia bien classées ou déposées en

vrac entre les pages, il y a comme des suspens, des trous, des vides, les mêmes insérés dans le maillage de nos vies minuscules

la petite maison aux volets bleus qu'ils habitaient après leur mariage dans la rue des Tulipes, ils n'avaient rien sinon la promesse de vivre et d'esquiver les coups durs (3)

les falaises de schistes gris argent (4)  
aplombs vertigineux par endroits qu'elle — ma mère — n'aurait pas pu imaginer avant de quitter sa campagne, rien que des photographies familiales à cette époque, communions et mariages, pas de photos de paysages sinon des cartes postales en noir et blanc

le grand-père assis sur un rondin de bois devant la ferme avec pipe et chien, impossible de détailler ses traits en dehors de la moustache et du noir de ses petits yeux (5)

les affiches de paysages dans les compartiments de train

les boîtes de diapositives rangées dans des boîtes jaunes, jamais ou si peu regardées, fort mal cadrées et prises de trop loin – ah pour ça il n’était pas doué pour la photo, n’aurait pas supporté qu’on le lui dise — peut-être bien détestées puisque rangées au plus haut du placard, finalement jetées d’un bloc dans un sac poubelle et portées à la déchèterie

Paris, elle s’achète un corsage en tissu genre foulard dans une boutique d’un quartier chic au cœur de la ville (6), elle a sûrement le sourire, se sent belle, elle le portera comme un bijou

Zorba le fou qui danse, visage transfiguré (7)

il est dans le jardin, plus tout jeune mais en forme, corps habitué aux travaux de force avec marques de maillot et muscles toujours bien dessinés, corps qui se lance

exécute un saut périlleux arrière sans préparation juste comme ça, il n'était pas si sûr de son coup mais ça a marché, tout le monde en est soufflé

(1) L'écriture étreint le corps et le temps.

(2) Mélancolies violentes, ruptures amoureuses, deuils, en particulier celui de la première fille le 10 décembre 1960. La mère ne parviendrait pas à se relever du bord de la tombe, il faisait si froid et elle pouvait se résoudre à laisser sa petite là, toute seule, sous des poignées de terre.

(3) C'était en juin 1949, elle venait du fin fond du département, une commune agricole de peu d'importance entre région nantaise et Vendée. Lui était né au bord de la mer et n'avait pas un sou vaillant.



Rien que son courage. Il avait bien fallu qu'ils se décident. Ils ne connaissaient rien de l'avenir.

(4) Ces falaises, j'allais les étudier dans leurs compositions biochimiques, leurs minéraux et leurs microstructures. J'allais les dessiner en coupe et en profil. J'allais les croquer de l'intérieur en poursuivant des études géologiques. Les avoir approchées depuis l'enfance avait sans doute orienté mes choix universitaires, les sciences de la Terre ayant par ailleurs le goût de l'exploration lointaine et des campements improvisés, développant l'amour des paysages et la promesse de riches découvertes. À la fin des années 1970, j'allais m'orienter vers la géologie structurale et rejoindrais un laboratoire de recherche dans le Sud de la France. Ma vie en serait profondément modifiée.

(5) Les hommes de cette époque se ressemblent tous sur les photos, souvent en habit militaire et en moustache bien peignée. Cette photo-là est rare. Ce n'est ni une photo en militaire ni une photo de mariage. Il est dans son costume de paysan devant sa ferme, le chien est très vieux et il l'a accompagné jusqu'à la fin. Je regrette de ne pas voir davantage son visage, le grain étant trop grossier, le cadrage trop lointain.

(6) Ma mère n'est allée qu'une seule fois à Paris. Nous les enfants, nous étions du voyage, nous avions 4 et 7 ans. Ce jour-là on avait été confiés à des amis le temps d'une escapade en ville.

(7) Il y avait parfois dans le corps de mon père cette chose-là de l'âme, ce côté transfiguré, dans son maillot de corps de travailleur, ce côté que je

retrouve chez Jude avec davantage  
de lumière et de grâce.

## #28 | œuvres à la ronde

sur le chevalet une toile de format moyen 50 x 40, il s'agit d'un corps allongé dans un champ de coquelicots, un corps de femme, il est ouvert à la lumière, il fait très chaud, l'espace flambe, sensations de feu intense communiquée par la gamme écarlate des coloris renforcée par les traces du couteau qui a dessiné les lignes de force du corps abandonné

#2

dans la cabane en bambou au toit de paille, quelque chose retient l'attention au chevet de la couche : un assemblage de coquillages et d'herbes sèches, quelques galets aussi, une poignée de sable doux, une photo d'enfant déposée au centre, comme un décor apte à sublimer un souvenir

#4 volet 8

la transe me conduit à la peinture, la transe  
de Jude me conduit vers La danse de  
Matisse par la grande liberté des silhouettes  
fauves qui tournent et se frôlent, je perçois  
aussi une odeur de feu même s'il n'est pas  
représenté, trois teintes fortes, j'observe un  
par un les corps dans la ronde presque en  
voie de s'envoler  
#5 & #10

1

Habiter le pays de mer tout d'abord pour commencer la vie, la maison construite pas loin de la côte par le père courageux soucieux d'abriter sa famille, enfants en train de naître, maison souvent décrite probablement détruite d'ici quelques mois au départ de la mère, elle aussi très vieille désormais, maison qui va rester dans mon souvenir avec jardin bien ordonné et grenier transformé en chambre de jeune fille quand j'ai eu 14 ans avec de la peinture bleu ciel autour de la fenêtre et dessus de lit assorti, souvenir intouchable façonné par les tempêtes et les étés d'adolescence

2

Habiter la ville dans la jeunesse avec la soif de nuit et de folie, la ville ouvre ses bras ses

zones brûlantes ses artères, la ville crée l'abri et protège ses passants et ses résidents, je la découvre sous le ciel puissant du Sud, elle est ma nouvelle maison, ma liberté

3

Se moquer d'habiter parce qu'on ne fait que sortir, que rechercher l'aventure, la chambre est vide et neutre, ne sert qu'à recueillir le corps qui dort

4

La chambre dite universitaire était au rez-de-chaussée d'un petit bâtiment à la cité Vert-Bois nichée dans les romarins et les chênes verts, autant de taillis qui permettaient aux voyeurs de se glisser jusqu'aux fenêtres de l'aile des filles, trahisons des regards, intrusions dans le soi intime qu'on ne connaît pas encore

5

Habiter rue Pouget, premier appartement rien qu'à moi loin du pays d'enfance, loin des parents et des gens fréquentés jusque-

là, petite maison désuète autant dire dans son jus pour accueillir amis amants, autrement dit deux-pièces aux murs couverts de vieilles tapisseries avec gros fauteuil en cuir datant de l'autre siècle et placard de cuisine en formica vert pâle, salle de bains bricolée, un lieu loué par un monsieur à moustache et voix métallique qui avait poursuivi une carrière d'arbitre de football, je détestais le rencontrer, mais ce qui comptait le plus c'était le jardin ancien avec plusieurs espèces de roses et plantes indisciplinées, aussi le chat blanc sourd qui me visitait chaque jour

6

Un quartier populaire mal famé, petit appartement d'un immeuble aux portes de garage taguées, rentrer à la maison par les ruelles et les recoins obscurs, le porche lui aussi sans lumière, bien vérifier, ne pas être suivie, pousser la porte, grimper rapidement l'escalier, ma pièce-refuge avec quelques rayons de livres récupérés et un bureau en bois qu'on m'avait donné, là où j'ai commencé à écrire



7

Apprendre à habiter, à occuper l'espace, à récupérer dans la rue des objets mis au rebut qui peuvent être détournés, en faire son affaire, habiller les murs et les sols, créer le cocon, se sentir suffisamment bien pour tenter d'écrire un peu

8

La cabane était faite de bambou, palmes végétales en guise de toit, elle était posée dans le sable, pas encore de tourisme dans ces régions éloignées de l'île de Java, une cabane de pêcheurs qu'on m'avait louée et je m'étais envolée dans mes rêves et les rugissements inconnus d'un monde que je notais et dessinais dans un petit carnet. Le jour je marchais et ramassais des coquillages, la nuit j'écrivais et volais dans le ciel

9

La maison de l'oncle Joseph était neuve, dans la banlieue d'une grande ville, les pièces résonnaient tant elles étaient vides,

ou alors c'était à cause de la nature du béton. J'y ai vécu pour une année près du lycée, le temps de grandir un peu plus pour vivre l'internat.

10

Habiter la maison d'un artiste le temps d'un été dans une solitude brûlante pas loin du quartier gitan, la maison grande et exempte de bruits, seulement les sons en provenance du dehors, une courette fraîche, la beauté des espaces et la présence de l'art un peu partout accroché aux murs

11

Habiter, faire d'un lieu un chez soi, chercher la protection des murs et des étoiles